

Séminaire d'été 2021, L'Identification

Vendredi 27 août 2021

Intervention de **Janja Jerkov**

...car dans le monde, pour tous tant que nous sommes, vivre c'est rêver

Pedro Calderón de la Barca, *La vie est un songe*
Acte II, scène 1

*Je vais tout vous avouer, pourquoi pas ? (...)
C'est un de mes rêves à moi. J'ai quand même le droit,
tout comme Freud, de vous faire part de mes rêves.
Contrairement à ceux de Freud, ils ne sont pas inspirés par le désir de dormir.
C'est plutôt le désir de réveil qui m'agite.*
La Troisième

J'avais une sœur. Elle s'appelait Majo. Elle est soudainement décédée la nuit du 28 novembre dernier. Entre nous il y avait une différence de 15 mois : la différence comprise entre 6 et 24 mois, que Lacan nous indique comme la phase dans lequel pour l'enfant la similitude peut s'incarner dans le corps et la saisie de celui-ci passer par la saisie de l'autre en tant qu'*autrui*.¹ Âge marquée par la constitution d'un double sous forme d'image de l'autre (construction éminemment imaginaire, support des identifications à venir), marquée par l'ambiguïté et la confusion entre amour et identification narcissique (identification imaginaire où l'objet *a* est possession de l'Autre), du fait des exigences homosexuelles de la libido à cette étape.

La mort de ma sœur a été un événement jusque-là pour moi impensable. J'étais l'aînée et jamais je n'aurais pu imaginer que... Quand un de ses amis qui l'a découverte m'a téléphoné, je participais à un congrès et je n'ai pas répondu. Le soir d'avant c'était moi qui l'avais appelée... Elle n'avait pas répondu...

Au deuil de ma sœur a suivi 2-3 mois plus tard celui, pas moins pénible, d'un de mes chats. J'étais en train de participer une nouvelle fois à un congrès. Le jour d'avant j'avais hospitalisé mon chat pour lui faire passer des examens. J'ai reçu un coup de fil du vétérinaire me disant sa brusque aggravation et me demandant la permission de le supprimer. J'ai été très divisée entre abandonner la conférence ou le chat, sans l'assister dans ce passage de la vie à la mort... Ce fut très douloureux... j'ai choisi le congrès, dans l'angoisse.

Je suis restée longtemps troublée, désorientée : comment était-il possible que je ressente une douleur si aiguë pour la mort d'un chat et que je la mette sur le même plan que la mort de ma sœur ? Puis, quelque chose a basculé et j'ai compris. La

¹ J. Lacan, *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*. In : *Autres écrits*, Éditions du Seuil, Paris 2001, p. 37 : « la jalousie, dans son fond, représente non pas une rivalité vitale mais une identification mentale ».

double perte, renforcée par la circonstance de ma participation à un congrès dans les deux cas, a fonctionné comme un huit intérieur !

Le fait de m'en apercevoir m'a mise de bonne humeur : c'était comme si quelque chose de lourd et d'encombrant venait de se déplacer, à l'instar du rocher qui bouge pour révéler la caverne pleine de trésors dans le conte d'Ali Baba et les 40 voleurs...

Et, en fait, au lendemain de ma « découverte », à la douleur et au sentiment de culpabilité éprouvés pour la perte de mon chat a suivi un rêve :

J'étais dans le cabinet de mon père, dans un appartement où nous logions quand j'étais à l'école primaire. Une lueur verte et paisible entrait par la fenêtre (le vert est une couleur que j'aime depuis toujours. J'associe avec le vert particulier des robes en soie des dames dans la peinture de Watteau et de Fragonard – érotisme). Il y avait mon père, son bureau, la forte odeur des rubans de la machine à écrire et du papier carbone (mon père était journaliste). J'aperçois deux figures féminines dans l'ombre, respectivement à un bout et à l'autre de son bureau : ma sœur et une femme brune.

(Enfant, j'adorais entrer dans le cabinet de mon père. Je montais sur ses genoux, en restant quelque minute assise tandis qu'il continuait à essayer d'écrire, puis lassée, je sortais de la pièce)

Dans le rêve, ma sœur recule et se dissout. Une inscription s'affiche : EXIT (J'associe avec le latin « Exitum », « mort »). Aucune trace de l'autre personnage féminin.

Seule avec mon père, j'éprouve un sentiment de béatitude et de triomphe.

Comme mon rêve le témoigne, un matériel nouveau s'est dégagé. La coupure en double boucle produite par la répétition du signifiant « mort » a permis le surgissement d'un objet hétérogène à la structure de la chaîne signifiante qui me représentait et, par conséquent, l'agglutination d'une formation de l'inconscient dans la scène fantasmatique du rêve.

L'idée de fantasme en a évoqué une autre : celle du cross-cap. En effet, on peut bien tracer un huit intérieur sur le tore, mais la coupure sur cette surface ne détache rien. Aucun morceau n'en tombe et, comme observe B. Vandermersch, « le même signifiant n'a pas le même effet selon qu'on est dans la demande ou dans le fantasme ».² Il s'en suit que « mon » huit intérieur a agi en huit intérieur du cross-cap : celui qui sépare la bande de Möbius (le sujet dépendant de l'objet) de la rondelle (l'objet *a* non spécularisable, grâce auquel le sujet se démarque de la fonction *i(a)*). Dans mon cas, la double boucle du signifiant « mort/deuil » a eu comme effet de cerner un champ en tant qu'exclu: le champ de l'objet de mon désir radicalement perdu et, en même temps, de l'objet qui supplée à ma nomination défaillante au champ de l'Autre. Les diverses incidences avec lesquelles cet objet se présente dans ma vie en l'orientant (tout dernièrement celle du rêve) expriment toujours une même fonction : celle exercée par *a* dans le lieu de l'objet – fonction déductible de toutes les transformations des énoncés de mon discours inconscient et qui laisse entrevoir le rôle du fantasme en tant qu'axiome de ma structure subjective.³

En m'appuyant sur ce que Lacan observe dans son séminaire sur *Le désir*:

² B. Vandermersch, *Douze leçons de topologie à Montpellier*. Éditions de l'ALI, Paris 2014, p. 44.

³ J. Lacan, *La logique du fantasme*. Séminaire 1966-1967. Document interne à l'ALI, Paris 2004, p. 468.

Le fantasme ... n'est pas simplement relation d'objet. Le fantasme est quelque chose qui coupe, un certain évanouissement, une certaine syncope signifiante du sujet en présence d'un objet,⁴

je me bornerai à faire quelques observations sur l'objet de mon rêve. En gardant toutefois en tête une importante notation concernant la méthode, que Lacan nous livre dans le Séminaire XIII (1965-1966) :

nul élément ne peut avoir la fonction d'objet *a* s'il n'est associable à d'autres objets dans ce qu'on appelle une structure de groupe.⁵

Tout particulièrement, je m'attarderai sur un détail : la disparition progressive de ma sœur qui fond dans le rêve.

L'association avec Eurydice s'est tout naturellement imposée. Eurydice, la jeune épouse d'Orphée, dont le chant - selon le mythe restitué par Virgile⁶ - adoucissait les tigres et entraînait les chênes. D'après Ovide, Eurydice meurt mordue par une vipère. Orphée désespéré descend dans l'Hadès et, grâce à la douceur de son chant, obtient de sortir sa jeune épouse, à condition de ne pas se retourner. À quelques pas de sa destination, toutefois, puisqu'il n'entend plus aucun signe de la dryade derrière lui, Orphée jette un regard en arrière et - hélas - Eurydice disparaît à jamais dans le silence indicible de la mort.

À l'instar d'Orphée, ma sœur chantait très bien et aimait beaucoup chanter. Nous les sœurs, nous chantions toujours avec notre mère, à toute occasion. Moi j'étais la voix soliste, ma sœur et ma mère faisaient le contre-chant (ce dont je n'ai jamais été capable). Le chant est une tradition dalmate très vivante jusqu'à présent. Si vous allez dans une quelconque petite ville de la côte il vous arrivera d'écouter encore aujourd'hui des petits groupes d'hommes (*klape*), aux voix cultivées, qui au coin de la rue entonnent soudainement un chant choral a capella par pur plaisir. Quand ma mère était petite, le soir chez elle, après le repas, c'était le temps où les parents et les enfants chantaient tous ensemble les plus belles chansons de la tradition croate fin XIX^{ème} s. Et cette passion, à travers les générations, est arrivée jusqu'à nous les filles, jusqu'à moi. Tout récemment encore ma mère, âgée de 96 ans, me disait : " Quel dommage, Jance, que tu n'aies jamais étudié la musique puisque tu as une belle voix et tu as de la voix ! ». (Ce qui n'est pas exactement ainsi.) À mon tour, toutefois, je chante depuis toujours et j'invente des mélodies pour mon petit-fils qui adore la musique et qui me demande de chanter pour lui et avec lui...

Lacan met en rapport la puissance du chant et de la musique avec *lalangue*, c'est-à-dire avec les unités linguistiques hors-sens, pure matérialité (*moterialité*) sonore avec qui l'*infans* apprend la langue maternelle et qui affectent son corps. À sa

⁴ J. Lacan, *Le désir et son interprétation*. Séminaire 1958-1959. Document interne à l'AFI. Leçon 28 janvier 1959, p. 191.

⁵ J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*. Texte établi sous la responsabilité de C. Landman. Séminaire 1965-1966. Document interne à l'ALI, Paris, p. 352. Leçon 1 juin 1966. Ailleurs, il rappelle la nécessité d'avoir à l'esprit « la quadruple instance dont chaque pulsion se soutient de coexister à trois autres ». J. Lacan, *Télévision*. In : Idem, *Autres écrits*. Éditions du Seuil, Paris 2001, p. 528.

⁶ P.-M. Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 450-529.

façon, G. Agamben dit la même chose quand il parle de la poésie, du chant et de la musique comme d'une expérience amoureuse du langage :

Dans le chant, de même que dans la poésie, quelque chose se trouve qui a trait à l'événement du langage, et qui nourrit l'affect d'amour.⁷

Et encore :

À travers l'élément musical, la parole poétique commémore (...) son propre inaccessible lieu originaire et exprime le caractère indicible de l'événement de langage.⁸

Avant Agamben, Lacan a écrit du désir de l'enfant d'atteindre « la primauté de la signifiante comme telle »⁹ et du fait que, dans sa soif de signifiante, celui-ci fait l'expérience de la jouissance de *lalangue*. Se pourrait-il que la musique nous fasse rejouer notre cause *extime*, celle dont comme nous l'a dit Lacan le parlêtre se trouve toujours exclu ?¹⁰

L'association entre la disparition de ma sœur et le chant a été suscitée en moi par le silence qui dans le rêve accompagne sa disparition. Avec le même trait Ovide décrit l'évanouissement d'Eurydice :

Et, mourant à nouveau, elle ne reprocha rien à son époux – de quoi d'ailleurs se serait-elle plainte, sinon d'avoir été aimée? Elle lui fit un suprême adieu, qu'il n'entendrait plus qu'à peine, puis elle retourna sur ses pas à l'endroit d'où elle venait.¹¹

La double perte de ma sœur Eurydice (dans le Réel et dans le rêve) m'a interrogée. Chez Ovide, Orphée fait son apparition seulement à la mort de son épouse, comme s'il ne l'avait jamais rencontrée auparavant, comme si en réalité son amour pour elle était seulement le lieu de l'expérience d'une satisfaction mythique (*Befriedigungserlebnis*).¹² Et pour ce qui concerne ma sœur ? Pourquoi cette douleur si profonde compte tenu qu'entre nous de son vivant il n'y a jamais eu une intimité particulière ? Chacune de nous deux a pris son propre chemin dans la vie dès le plus jeune âge ; puis quand, il y a quelques décennies, nos chemins se sont rapprochés, ma sœur a continué d'être même par la suite cet Autre que moi, dans mon pli le plus intime. J'en ai déduit l'hypothèse que le fait d'être si touchée par sa perte, d'évoquer son chant après qu'il se soit éteint doit avoir fait résonner en moi quelque chose de radical et de fondamental, fondamental au pied de la lettre : quelque chose de l'ordre de la voix en tant qu'objet *a* pour moi, bout de

⁷ G. Agamben, *Le langage et la mort* : un séminaire sur le lieu de la négativité. Christian Bourgois, Paris 1997, p. 122.

⁸ Ibid., p. 139.

⁹ J. Lacan, Le séminaire. Livre XI. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Texte établi par J-A. Miller. Leçon 12.02.1964, p. 60

¹⁰ C'est la question qui se pose D. Bernard dans son article « Musique, affect, psychanalyse », « Champ lacanien » 2012/2, n° 12, p. 131-140 : 139. Pour l'exclusion du parlêtre de son origine, conf. J. Lacan, *Réponse à une question de Marcel Ritter sur le rêve*. Strasbourg, le 26.01.1975. In : Interventions de Jacques Lacan extraites des *Lettres de l'École freudienne de Paris*. ALI, Paris 2006, p. 148.

¹¹ Ovide, *Les métamorphoses*, X, v. 48-63.

¹² F. Vinot, Eurydice deux fois perdue : voix et deuil, « Essaim », 2014/1, n° 32, p. 61-70 : 64.

mon corps perdu quand je suis advenue en tant que sujet au langage. Pour moi aussi, comme pour Orphée, il y aurait quelque articulation entre deuil et voix, situable dans le silence. Le silence qui accompagne l'objet-voix lequel, en tant que fonction, n'est pas par son essence pure sonorité, de même que l'objet-regard n'est pas par son essence vision. Le silence dans lequel ma sœur-Eurydice s'estompe dans le rêve imaginairise peut-être le fait qu'avec sa mort je me suis trouvée confrontée au vide dans l'Autre, face à l'*ex-nihilo* d'où a démarré mon histoire de sujet, point de détachement de la voix maternelle qui m'a enrobée dans ma pré-histoire laissant en moi la trace d'une jouissance impossible.

Ça m'a frappée d'apprendre que le nom grec d'Eurydice est Ἀγριόπη (« à la voix sauvage »).¹³ Majo-voix-sauvage qui *doit* se perdre. La voix de l'Autre maternel d'avant la naissance du sujet *doit* être réduite au silence afin que le sujet puisse advenir en tant que manque-à-être, représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Sans quoi, sans faire taire la voix de l'Autre qu'il perçoit dans le Réel, le sujet serait à jamais la proie de sa férocité.

Perdre à nouveau ce qui était déjà perdu : c'est le travail du deuil et l'expérience de l'analyse elle-même.

Qu'est-ce qui reste pour moi aujourd'hui de cette expérience de douleur ? En réfléchissant sur la disproportion apparente entre ce que ma sœur et moi nous avons réellement partagé et ce que j'éprouve pour elle aujourd'hui je me suis demandée ce que signifie pour moi « être sœurs »... Demande destinée à ne pas avoir de réponse. La façon de concevoir les liens du sang varie selon les cultures : le droit de la famille latin est différent du droit germanique. Le mot *sœur* m'a révélé brusquement et crûment tout son point d'insignifiance, qui dévoile le rien dont ma sœur a été un nom, ensemble disparate de lettres, reste dans le Réel. Un petit peu comme se profilent les lettres dont se compose l'objet-chant pour moi : *-nja*, comme dans le prénom de ma mère *Se-nja*, dont la voix mythique s'est levée à l'origine de notre désir de filles qui chantent, *-nja* comme dans le prénom de la mère de ma mère (morte quand celle-ci avait trois ans), qui est en fait mon prénom aussi : *Ja-nja*. Suite de lettres qui constituent pour moi le chant dans sa dimension de « dompte-voix »,¹⁴ point focal de l'objet-voix, sans métonymies, et qui en se reliant à la série des autres éléments homophones, doit pouvoir se situer sur la ligne d'interpénétration de mon propre cross-cap. Dans lequel, le plaisir que le chant produit en moi dit d'un objet constitué à l'intérieur de toute une constellation familiale et de comment il fût un temps où je m'en appropriai parce que, s'agissant de l'objet d'un intérêt inter-générationnel, c'était un objet pourvu de valeur phallique.

¹³ J. Svenbro, « Ton luth, à quoi bon ? ». La lyre et la pierre tombale dans la pensée grecque, « Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens », vol. 7, n°1-2, 1992, p. 135-160 : 150.

¹⁴ J.-M. Vivès (sous la direction de), *Pour introduire la question de la pulsion invocante dans les enjeux de la voix en psychanalyse et hors la cure*. PUG, Saint-Martin d'Hyères, Grenoble, p. 10.

J'arrête ici, sans une conclusion. Mais pas sans avoir au préalable remercié Marie Jejcic qui a eu la bonté de lire mon texte et qui a attiré mon attention sur un autre *nya* : celui dans *L'étourdit* où il est question du non rapport sexuel et de la logique du *pastout*.¹⁵ C. Fierens a écrit des pages admirables sur l'interprétation de ce trigramme lacanien¹⁶ et puisque dans mon cas il s'agit effectivement d'une histoire de femmes l'indication est précieuse vu qu'elle ouvre une nouvelle perspective qui serait assurément intéressant à explorer.

¹⁵ J. Lacan, *L'étourdit*. In: *Autres écrits*. Éditions du Seuil, Paris 2001, p. 449-495 : 455.

¹⁶ C. Fierens, *Lecture de L'étourdit*. Lacan 1972. L'Harmattan, Paris 2002, p. 86-88 ; C. Fierens, Le dire du *pastout*. « Essaim » 2009/1, n° 22, p. 65-79 : 70-71 et 77-78.